

que les choses se sont passées aux Etats-Unis. Le président Jefferson Davis a entendu les cris de mort proférés contre lui : l'instinct sauvage de la multitude réclamait du sang. Le président Johnson repoussa, à son éternel honneur, ces injonctions de la haine et de la vengeance, et aujourd'hui la république des Etats-Unis s'applaudit qu'un grand crime ne l'ait pas souillée.

La prise de Queretaro

Nous avons enfin des détails sur la prise de Queretaro.

On lit dans le *Messenger Franco-Américain* du 19 juin :

« Voici, d'après un témoin oculaire, comment Queretaro a été occupé, et Maximilien fait prisonnier :

« Queretaro, 20 mai 1867.
La principale défense de la ville de Queretaro consiste dans le vaste couvent de la Cruz, situé au sud de la ville, dans les faubourgs et sur la voie qui conduit à Mexico. Ce couvent, resté des splendeurs de la domination espagnole, est construit en pierres et en adobe (briques durcies au soleil) ; une partie de son enceinte est, en outre, protégée par des retranchements en terre. Le couvent couvre, avec ses dépendances, plus de quatre hectares de terrain, et forme une cité dont l'artillerie de siège pourrait seule entamer.

« Telle était, il y a peu de jours encore, la principale position de Maximilien, qui, pendant quelque temps, en avait fait son quartier-général. Immédiatement en face, dans les montagnes de Corretas, le général mexicain Escobedo était établi, et son avant-garde occupait la vallée qui sépare la Cruz des Corretas.

« Dans la nuit du 14 mai, il y a eu un conseil de guerre dans la ville. Maximilien voulait tenter une sortie vigoureuse et s'ouvrir un passage à travers les lignes ennemies. A onze heures, les troupes étaient sous les armes, l'artillerie en position : tout était prêt pour l'attaque. Mais, au dernier moment, et par suite de la lenteur des généraux, Maximilien dut contremander la sortie.

« A ce moment déjà l'armée était vendue. Le fort de la Cruz devait être occupé, une heure plus tard, par les troupes libérales. Certes, on savait que nombre de personnes disposées à livrer la ville se trouvaient dans les rangs des impérialistes ; mais qui donc aurait soupçonné le colonel du régiment de l'Impératrice, le gardien de la clef de Queretaro, le commandant du fort de la Cruz, Miguel Lopez enfin ?

« C'est cet homme qui, pendant la soirée du 14, envoya à Escobedo une lettre dans laquelle il lui offrait de trahir ses compagnons d'armes pour trois mille onces d'or (quarante-huit mille piastres.) Naturellement, le général Escobedo fit ce qu'il aurait fait tout autre général à sa place ; il accepta. Vers minuit, l'avant-garde des libéraux, protégée par l'obscurité, quitta son camp, et arriva sans bruit devant le couvent. Le colonel Lopez, ordonnant à ses hommes de mettre bas les armes, ouvrit les portes à l'ennemi. Dès ce moment, Maximilien, qui dormait tranquillement dans une autre partie du couvent, car il avait toute confiance en Lopez, Maximilien, dis-je, était irrévocablement perdu.

« Aux premières lueurs de l'aube, l'archiduc était sur pied, et presque aussitôt il apprit qu'un événement extraordinaire s'était accompli. Réveillant le prince Salm-Salm, son aide de camp, Maximilien se dirigea vers l'enceinte extérieure du couvent ; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'un détachement de soldats, conduit par le colonel Miramon Galardo, l'entoura, et Lopez accompagna ce détachement : ce fut lui qui désigna le prince à ses ennemis, en s'écriant d'un voix rauque : « C'est lui ! saisissez-le ! »

« C'est alors qu'un incident eut lieu. Le colonel Galardo, brave soldat qui ne paraissait pas goûter la trahison de Lopez, se dirigea vers Maximilien et lui dit : « Vous êtes un particulier, et non pas un soldat ; nous n'avons rien à vous dire. Partez ! » Et en disant ces mots, il poussa le prince hors du couvent. Cinq minutes plus tard, je rencontrai Maximilien qui paraissait n'être pas encore revenu de sa surprise. Il se dirigeait à pied, le plus rapidement possible, vers le Cerro de la Campana, à l'autre extrémité de la ville.

« Vers ce même point, les officiers et les soldats impérialistes qui n'avaient pas encore été capturés, se dirigeaient confusément, poursuivis par la cavalerie ennemie.

« Jusque-là quelques coups de feu seulement avaient été tirés. Le général Corona, toujours prop dans ses mouvements, avait fait entrer dans le couvent d'abord, et ensuite dans la ville, la plus grande partie de l'armée libérale. Il avait ainsi pris à revers toutes les positions impérialistes, dont les défenseurs jetaient leurs armes, en criant *Viva la libertad!* Mais Miramon n'était pas disposé à se soumettre aussi facilement.

« Ralliant une partie du régiment de l'Impératrice, qu'il rencontrait dans la *calle de las Capuchinas* la plus large rue de la ville, il tint tête aux assaillants. Un des premiers coups de feu atteignit Miramon au visage, au-dessous de l'œil gauche, le privant ainsi momentanément de la vue. Avant qu'il eût repris ses sens, tous ses soldats s'étaient rendus, et lui-même était prisonnier dans une maison voisine.

« Pendant ce temps, Maximilien avait gagné le Cerro de la Campana, colline fortifiée qui domine la partie nord de la ville ; il avait été rejoint par les généraux Mejia, Castillo et Avallano, par le prince de Salm-Salm et par plusieurs autres de ses officiers ; mais il devint bientôt évident que toute résistance était impossible. Quatre bataillons et toute la cavalerie libérale environnèrent le cerro. Le pavillon blanc fut alors arboré, et l'archiduc, avec tout son état-major, se rendit au général Corona. On permit aux prisonniers de conserver leurs chevaux, leurs armes et leurs effets personnels, et quelques heures plus tard, on les conduisit au couvent de la Cruz.

« Les premières compagnies de l'avant-garde mexicaine qui étaient entrées dans la ville avaient commis quelques excès ; on signalait plusieurs maisons pillées et des personnes dévalisées dans les rues ; mais dès l'arrivée des officiers généraux, l'ordre fut établi. Somme toute, il s'est commis moins d'actes de violence que dans nombre de villes capturées aux Etats-Unis par les armées belligérentes, pendant la rébellion.

« Une lettre postérieure, datée de Queretaro, 23 mai, également publiée par le *Messenger Franco-Américain*, contient les renseignements suivants :

« Du couvent de la Cruz, le prince fut conduit, avec ses officiers, à celui de Santa-Teresita, dans des chambres très-peu confortables. Pendant deux ou trois jours, ils ont dormi sur la terre nue, leur nourriture était aussi très-insuffisante.

« L'arrivée de M^{me} de Salm-Salm et ses démarches auprès d'Escobedo ont eu pour résultat d'améliorer la condition des prisonniers. On les a transférés dans un autre couvent, celui de les *Capuchinas*, et l'on permit à leurs amis de leur faire parvenir des provisions, du vin et des vêtements.

« Les aventures de M^{me} de Salm-Salm formeraient un étrange chapitre de roman. Deux fois elle a traversé les lignes libérales pour pénétrer à Mexico et pour en sortir, et deux fois elle a vu les sentinelles mexicaines faire feu sur elle. Elle a ensuite été retenue prisonnière pendant deux jours à Guadalupe par le général Diaz pour avoir distribué de l'argent aux prisonniers allemands qui s'y trouvaient.

« Peu après, elle obtint un passeport

l'autorisant on plutôt lui ordonnant de gager la côte et de quitter le pays. Mais, avec passeport, elle se rendit à Queretaro à San-Luis, pendant le siège de la première de ces villes. Elle était accompagnée seulement d'une domestique mexicaine. Elle eut ensuite des entrevues avec le président Juarez et le général Escobedo pour intercéder en faveur de Maximilien et de son mari, le prince de Salm-Salm. On dit que l'archiduc pleura comme un enfant lorsqu'on lui raconta les péripéties héroïques de cette courageuse femme.

DEBÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

ANGLETERRE.

Londres, 4 juillet.

Chambre des lords. — Lord Houghton demanda ce que le gouvernement entend par ces mots : garantie collective, dans le traité relatif au Luxembourg.

Lord Jerby répond qu'avec la garantie collective, s'il se produit une divergence d'opinion entre les puissances participant à la garantie, aucune d'elles n'est forcée de prendre sur soi le devoir de la faire respecter. Lord Stanley avait hésité à prendre part à la garantie, seulement à cause de l'interprétation qu'on pouvait lui donner. C'est le ministre prussien qui a proposé la garantie collective. Le plénipotentiaire français a adhéré en disant qu'il n'y avait pas une grande différence entre une garantie collective et la garantie proposée d'abord par lord Stanley.

DANEMARCK.

Hambourg, 5 juillet.

Un télégramme de Copenhague, publié par les *Nouvelles de Hambourg*, dément la nouvelle donnée par plusieurs journaux, que le Danemark aurait sollicité la protection de la France et que cette demande aurait été déclinée.

AUTRICHE.

Vienne, 5 juillet.

La *Presse* examinant la question du Sleswig septentrional, dit que l'Autriche n'a pas le moindre intérêt à obtenir de la Prusse qu'elle rétrocède le Sleswig septentrional sans aucune garantie. L'Autriche, dit ce journal, peut attendre tranquillement que l'entente s'établisse entre la Prusse et le Danemark.

C'est à nous, moins qu'à tout autre, qu'il convient de prendre parti dans cette querelle ou d'adopter le rôle dangereux de médiateur. Nous nous contenterons de l'attitude d'observation tant qu'on ne nous inquiétera pas nous-mêmes.

ALLEMAGNE.

Dresde, 4 juillet.

Un télégramme officiel, adressé de Dresde, annonce qu'on a réussi à se frayer un passage dans la mine où plus de cent mineurs avaient été ensevelis. Un mineur muni de vivres y a déjà pénétré.

PRUSSE.

Berlin, 4 juillet.

La *Gazette de la Croix* annonce que les travaux de la conférence douanière se termineront cette semaine.

Le même journal confirme que les mesures d'expulsion ordonnées contre plusieurs familles du Sleswig septentrional sont provisoirement suspendues.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix

Paris, 4 juillet.

L'émotion causée par la mort de l'empereur Maximilien est encore vive aujourd'hui. Ceux qui étaient partisans de Juarez et qui désiraient son triomphe, blâment avec sévérité le dénouement de la lutte.

Si Maximilien avait été pris dans un combat régulier, s'il avait été contraint de rendre son épée sur un champ de bataille, s'il avait été régulièrement jugé, et si, en vertu d'un arrêt légal, il avait été mis à mort, on eût pu seulement accuser de cruauté les chefs du gouvernement mexicain. Sans doute, puisqu'ils ne reconnaissent pas de princes, on peut concevoir qu'ils n'aient pas eu plus d'égards pour Maximilien que pour tout autre chef de bande mexicain. Mais, voici où est le crime, c'est que Maximilien n'a pas été vaincu, il a été vendu et acheté ; celui qui l'a vendu est un misérable qui fera bien de ne pas venir en Europe, car le premier venu, lui cracherait à la face ; ceux qui l'ont acheté et qui bénéficient d'une infamie comme d'une victoire appartiennent à un monde qui diffère du nôtre. Chez nous, profiter d'une infamie c'est s'en rendre complice. Au Mexique, il n'en est pas de même. Chez nous les voleurs sont la minorité ; au Mexique, ceux qui ne volent pas sont l'exception. En politique, le rapport est le même. C'est précisément pour cela qu'il faut deux fois regretter que la tentative faite pour régénérer ce pays ait échoué. Aujourd'hui nous devons désirer que le Mexique soit le plus tôt possible absorbé par les Etats-Unis ; tant qu'il sera indépendant il sera en proie à l'anarchie, et les intérêts de nos nationaux n'y seront jamais en sûreté ; nous craignons même que leurs personnes ne courent les plus grands dangers. Quelles réparations pourrions-nous demander, et comment les appuyer ?

Il y a une autre question qui se présente, c'est celle de savoir quelle part de responsabilité revient aux Etats-Unis. C'est évidemment leur intervention qui a mis fin à l'expédition française et qui est par conséquent une cause indirecte des horreurs sanglantes dont le Mexique est le théâtre. L'Europe ne sera-t-elle pas en droit à son tour de demander aux Etats-Unis d'intervenir une seconde fois ? Il est probable que cette question va être étudiée en commun par les puissances.

M. Thiers devait prononcer, à l'occasion de la discussion générale du budget, un discours dans lequel il aurait parlé des affaires du Mexique ; il a annoncé lui-même qu'il désirait retarder ce discours ; évidemment, il désire que l'émotion publique soit calmée, pour que la question politique puisse être traitée avec calme et sang-froid.

La séance d'hier a été très-animée, et de part et d'autre il se produit des exagérations de langage qui ne servent pas à élucider les questions politiques et financières ; on doit, du reste, rendre hommage à l'impartialité de M. Schneider, qui réprime avec une parfaite justice tous les écarts de quelque côté qu'ils se produisent. C'est ainsi qu'il a obtenu de M. Bethmont une rétractation d'une parole lancée involontairement, et qu'il a relevé l'inconvenant apostrophe de M. Granier de Cassagnac qui ne peut jamais laisser parler M. Favre sans l'interrompre plus ou moins adroitement.

Messieurs les députés, à l'occasion des divers budgets, se trouvent naturellement amenés à traiter toutes les questions qui se trouvaient auparavant débattues au début de la session lors de la discussion de l'Adresse ; c'est ce qui va prolonger nécessairement les séances de la Chambre jusqu'à la fin de juillet, et comme je vous l'ai toujours dit les élections pour les conseils généraux ne pourront avoir lieu que dans les premiers jours du mois d'août.

Voici un fait qui mérite d'être cité : comme toutes les fêtes officielles ont été contremandées, la colonie américaine de Paris a renoncé à célébrer par sa fête annuelle au Pré Catelan, l'anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis.

Le voyage de l'empereur d'Autriche à Paris est seulement ajourné ; la triste éventualité de la mort de Maximilien avait été prévue quand le voyage de François-Joseph fut décidé. Ce fait prouve assez, ainsi qu'on le supposait, que de toutes les

visites de souverains, c'est celle qui doit avoir des conséquences plus particulièrement politiques, et l'on ne doute pas qu'il en sorte une alliance bien définie de la France et de l'Autriche, dans le but d'empêcher l'absorption de l'Allemagne par la Prusse.

Les affaires sont toujours peu actives à la Bourse. On s'occupe autant de politique que d'affaires. La nomination de M. Béhic au ministère des finances est considérée comme certaine. On parle toujours de l'éventualité d'un emprunt. C'est un bruit qui se reproduit invariablement toutes les semaines. Il est question aussi, mais d'une manière vague, de la rentrée de M. de Persigny aux affaires.

Les nouvelles d'Espagne sont fort obscures ; tout ce que l'on sait, c'est que la guerre civile est engagée sur plusieurs points. Le voyage de la reine d'Espagne paraît fort douteux.

On sait que Mme Ratazzi est venue à Paris, qu'elle a assisté à une séance du Corps législatif, qu'elle a dîné ou déjeuné au Moulin-Rouge ; voici maintenant qu'on prétend qu'elle a essayé de renouer avec divers financiers l'affaire relative aux biens ecclésiastiques. C'est sans doute une mauvaise plaisanterie.

Le prince de Galles s'amuse beaucoup à Paris ; il est allé aux concerts Musard, à l'Ambigu où l'on joue *Rocambole*. On voit que le prince est tout heurieux d'échapper aux exigences de l'étiquette anglaise ; il prend ici des provisions de plaisir.

CH. CAROT.

Paris, 5 juillet.

Il y a dans les îles de l'Océanie, sur les côtes d'Afrique et dans les parages de l'Australie, des hommes qui mangent leurs semblables après les avoir tués avec des raffinements inouïs de cruauté. Ces êtres-là évidemment sont complètement étrangers à la morale des peuples civilisés. Les Mexicains, quoique chrétiens de nom, quoique s'étant trouvés en contact avec les Européens, ont conservé quelques-uns des instincts des peuples barbares ; le vol est chez eux un défaut national, si nous les jugeons à notre point de vue. Et si le sujet qui nous occupe n'était trop attristant et si une profonde pitié n'était provoquée en nous par la fin du prince autrichien, nous pourrions dire : « Qu'allait-il faire dans cette galère ? Il lui eût peut-être été plus facile d'apprivoiser les sauvages de l'Océan Pacifique que de régénérer le Mexique.

Le *Moniteur* contient ce matin la confirmation officielle de la mort de Maximilien, et qualifie cet acte d'assassinat. Il ne contient aucun détail ; il dit seulement qu'il a été fusillé et il s'élèvera énergiquement le traitre. Nous ne savons encore rien de sort des Français qui pouvaient se trouver à Queretaro et à Mexico ; et il n'est pas certain qu'ils aient été épargnés. Que vont devenir nos nationaux, et que va-t-il advenir de nos intérêts commerciaux engagés dans le pays ? On m'assure que des négociations vont être engagées par les puissances avec les Etats-Unis pour régler les questions que fait naître le triomphe et les excès des Juaristes.

La discussion du budget continue au Corps législatif ; la séance d'hier a été consacrée plutôt aux affaires qu'à la politique. Vous savez que depuis deux ou trois ans, nos journaux ont repris l'habitude d'analyser, de critiquer ou d'approuver les discours prononcés dans les Chambres. Ceux qui voudraient juger les débats des Chambres d'après les appréciations personnelles des écrivains risqueraient fort de s'en faire une idée absolument fautive. En voulez-vous un exemple ? Voici deux citations : « M. Jules Favre, dit un écrivain, s'était placé sur un bien mauvais terrain et l'on peut dire que M. le ministre d'Etat a cruellement, quoique justement usé de ses avantages, etc. — M. M. Rouher et Baroche, dit un autre, ne sont pas à la hauteur des orateurs de l'opposition. On sent dans leurs

trien pénible, l'œil pénétrant de M^{me} Abbot comprit que sa présence gênait son mari ; devant qu'il avait à dire au chasseur quelque chose en particulier, elle s'excusa donc et se retira pour se livrer au repos. Après sa retraite, la conversation continua quelques instants entre les deux amis, puis, s'arrêtant tout court, elle fut suivie d'un silence morne et lugubre.

Jim, dit enfin Abbot avec effort, en jetant autour de lui des regards furtifs comme pour s'assurer que sa femme était bien partie et ne pouvait l'entendre, il faut que je vous parle encore une fois de...

— Eh bien ! dit le chasseur avec embarras.

— Il faut que je vous prie de me raconter encore une fois, et aussi minutieusement qu'il vous sera possible, les circonstances de l'attaque du bateau et de la mort de Marianne. Je ne vous demanderai rien autre chose que cela.

— Je ne sais pas si je pourrai vous en dire plus que je ne vous en ai déjà dit, mais je vais vous répéter tout ce que j'en sais.

Alors le chasseur dépeignit, avec une précision à faire frissonner, les derniers moments de la jeune fille ; il répéta les touchantes paroles qui s'étaient échappées de sa bouche à cette heure suprême. Le pauvre père l'écouta sans l'interrompre

une seule fois, les lèvres comprimées, le front plissé, et les yeux fixés avec une immobilité effrayante sur le feu qui flambait dans l'âtre.

« Vous pensez donc, Jim, que ma fille est morte... qu'il est impossible qu'elle soit encore vivante ?

— Supposez, Abbot, que ma tête soit criblée de cinquante balles, auriez-vous quelque espoir que j'y puisse survivre ? Et si je vous disais alors que je me sens aussi mort qu'un clou de porte, ne me croiriez-vous pas ?

— Naturellement.

— Eh bien ! donc, mon cœur saigne à vous le dire : il n'y avait aucune chance pour elle d'en réchapper ; elle ne voyait plus, même les démons qui envahissaient le bateau ; elle était morte avant que je fusse seulement à vingt pas.

— Vous en êtes sûr ?

— J'en suis certain.

— N'en soyez pas étonné, Jim, moi non plus je n'ai aucune espérance, il y a longtemps. Mais pourtant il me reste encore un désir, mon ami, je voudrais savoir ce qu'est devenu son corps !

— Oh ! cela, je puis vous le dire.

— Eh bien !

— La pauvre enfant a été jetée à l'eau avec les autres.

— Vous ne l'avez pas vu, Jim ; vous ne pouvez en être sûr. »

Le chasseur allait se recrier et lui dire qu'il avait suivi les meurtriers, et vu qu'ils n'avaient emporté personne avec eux, mais il s'arrêta. Abbot continua :

« C'est ce doute, cette incertitude que me jettent dans un trouble inexprimable. Quand ce dernier point sera éclairci, je ne dirai plus un mot sur cet affreux sujet. Mais, dites-moi encore, Russel m'a assuré que Dingle et vous, vous avez résolu de poursuivre Mac Gable, et de chercher à venger ma fille ?

— Nous n'irons pas chercher, nous irons saisir la vengeance, dit Peterson avec une noble assurance.

— Je suis chrétien, Jim, et la Bible nous enseigne que la vengeance ne nous appartient pas, qu'elle appartient à Dieu seul ! Je puis donc dire, en toute sécurité, que je ne désire pas que Mac Gable souffre par vos mains. Dieu le sait, il a percé deux cœurs, mais un temps viendra où il aura à en répondre.

— C'est aussi mon avis, et j'espère que ce sera en moins de temps qu'il ne croit.

— Il connaît, lui (si aucun être humain le sait), le sort de Marianne. Obtenez, s'il est possible, avant tout, la vérité de lui.

— Je ne vois pas comment cela pourrait se faire.

— Faites-le prisonnier et amenez-le-

moi. Nous le forcerons bien à répondre. Ne pensez-vous pas que vous et vos compagnons réussirez à le capturer ?

— Peut-être, et, cela étant, nous ferons selon votre désir. »

Puis, en lui-même :

« Attrapons d'abord cet infernal démon, puis, quand nous le tiendrons, nous le tiendrons, nous le ferons danser dans les flammes et rôler à petit feu. J'y engage ma vie.

— Tâchez donc de le prendre, Jim, vous me rendrez là un service que je ne saurais jamais vous payer.

— Soyez tranquille, père Abbot, cela se fera. »

Quelques instants après, Peterson se retira à son tour.

(La suite au prochain numéro.)

EDWARD S. ELLIS.

DENTS depuis 5 francs

VERBRUGGHE
Dentiste

29, rue du Grand-Chemin, Roubaix. — 11, rue Secarrembault, Lille.

Guérison du mal de dents

Paiement après succès.

M. VERBRUGGHE, se rend à domicile et de charge de racommoder toute espèce de pièces artificielles. 6631

VILLE DE ROUBAIX.

Estaminet tenue par BADART

près du Moulin de Roubaix.

En face du bureau de l'Octroi.

Le dimanche 7 juillet 1867, à l'occasion

de la ducasse de son cabaret, le sieur

BADART donnera un grand

BAL PUBLIC

Un bon orchestre exécutera les danses

les plus nouvelles et les plus en vogue.

PRIX D'ENTRÉE : 30 cent. par personne.

Le bal commencera à 6 heures précises.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS DE LILLE

Tous les soirs à sept heures.

LES PILULES DU DIABLE

Grand Féerie en quatre actes et vingt

tableaux.

Costumes et décors nouveaux, trucs,

métamorphoses.

Grand divertissement. Vingt-cinq dan-

seuses.

Prix des places ordinaire.

COURS DE LA BOURSE

Du 7 juillet 1867.

Cours de ce jour

3^o/_o..... 69 95 — 3^o/_o..... 68 75

4^o/_o..... 98 80 — 4 1/2^o/_o 99 00